

hiroko
oyamada

l'usine

HIROKO OYAMADA

L'USINE

L'Usine, un gigantesque complexe industriel de la taille d'une ville, s'étend à perte de vue. C'est là qu'une femme et deux hommes, sans liens apparents, vont désormais travailler à des postes pour le moins curieux. L'un d'entre eux est chargé d'étudier des mousses pour végétaliser les toits. Un autre corrige des écrits de toutes sortes dont l'usage reste mystérieux. La dernière, elle, est préposée à la déchiqueteuse de documents. Très vite, la monotonie et l'absence de sens les saisit, mais lorsqu'il faut gagner sa vie, on est prêt à accepter beaucoup de choses... Même si cela implique de voir ce lieu de travail pénétrer chaque strate de son existence? Dans une ambiance kafkaïenne où la réalité perd peu à peu de ses contours, et alors que d'étranges animaux commencent à rôder dans les rues, les trois narrateurs se confrontent de plus en plus à l'emprise de l'Usine. Hiroko Oyamada livre un roman sur l'aliénation au travail où les apparences sont souvent trompeuses.

Née en 1983, Hiroko Oyamada est l'auteurice de plusieurs romans, dont Ana [Le Trou], qui lui a valu en 2014, au Japon, le prestigieux prix Akutagawa. L'Usine est son premier roman publié en français.

L'USINE

HIROKO OYAMADA

L'USINE

Traduit du japonais
par Silvain CHUPIN

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
工場(*Kōjō*)

© 2013 Hiroko OYAMADA

All rights reserved.

First Japanese edition published in 2013
by SHINCHOSHA Publishing Co., Tokyo

This French language edition is published
by arrangement with SHINCHOSHA Publishing Co.,
Ltd., Tokyo, in care of Tuttle-Mori Agency, Inc., Tokyo

© Christian Bourgois éditeur, 2021,

pour la traduction française

ISBN : 972-2-267-04339-6

L'Usine est grise, et lorsque j'ai ouvert la porte du premier sous-sol, une odeur d'oiseau m'a envahi les narines. « Bonjour, j'ai rendez-vous à 14 heures pour un entretien. » Sous un panneau « ACCUEIL SERVICE REPROGRAPHIE » juste en face de la porte, une femme corpulente entre deux âges est assise, qui hoche la tête sans me regarder, décroche un combiné téléphonique et compose un numéro de poste. Son rouge à lèvres n'a pas bien tenu par endroits. « Le responsable va venir tout de suite. » À peine a-t-elle prononcé ces mots, qu'un homme en costume-cravate arrive. Elle n'a pas eu à téléphoner bien loin. Entre deux âges lui aussi, visage rectangulaire et basané, il tient à la main l'enveloppe contenant CV et lettre de motivation que j'ai envoyée par la poste. « Bienvenue à l'annexe du service reprographie, je m'appelle Gotô. — Ushiyama. Merci de me recevoir. » Il a le teint terne, le regard trouble. Le blanc de ses yeux est jaune, rendant peu nette la frontière avec l'iris. Est-il ivre? Ou alors, les cadres intermédiaires de l'Usine sont-ils astreints à un

travail tellement harassant qu'ils ont tous une mine aussi mauvaise et amorphe ?

La «salle de réception» dans laquelle Gotô m'a invitée à entrer n'est en fait qu'une partie du sous-sol délimitée par des cloisons amovibles, à côté de l'entrée et en face de la réception. Je m'assois sur un canapé en cuir noir à deux places et pose à côté de moi le sac en similicuir que je prends toujours pour les entretiens. «Je m'appelle Yoshiko Ushiyama. Merci beaucoup de me recevoir.» Je répète quasiment mot pour mot ce que je viens de dire et m'aperçois que ce sous-sol est très bruyant. Outre les bruits de conversation et les sonneries de téléphone, il y règne surtout un vacarme incessant de machines. «Je vous en prie, mettez-vous à l'aise. Si vous le voulez bien, je vais vous poser quelques questions tout en parcourant votre CV.» Il commence à lire : «Yoshiko Ushiyama. Un nom de famille peu courant, n'est-ce pas ? Il existe une Mei Ushiyama, je crois. Vous la connaissez ? — Non, désolée.» Gotô compte à haute voix : «Un, deux... Et donc ici, ce sera votre sixième.» Depuis la fin de mes études, j'ai démissionné de cinq emplois. Sur mon CV, les rubriques Formation et Expérience professionnelle sont pleines et j'ai dû y adjoindre trois feuilles A4 pour décrire les différents postes que j'ai occupés. Aux dates inscrites, il peut voir que je ne reste jamais un an dans la même entreprise. Je pars au bout de six à dix mois. «Je suis désolée, chaque fois il y avait une raison... — Vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre, voilà pourquoi. Vous savez, je fais beaucoup d'entretiens, je côtoie beaucoup de nouvelles

recrues, et le travail, c'est une question d'atomes crochus, si on n'en a pas, on a beau faire des efforts de part et d'autre, ça ne marche pas. Certaines personnes sont ainsi faites. Bien, si vous voulez vous présenter à nouveau et me dire ce qui motive votre candidature. — Oui, bien sûr. J'ai fait des études de lettres et mon sujet de recherche était la linguistique japonaise, plus précisément le langage tel que les gens l'utilisent pour communiquer. Pendant mes recherches, je me suis beaucoup intéressée à la communication au moyen des mots utilisés dans les médias imprimés. Proposer des tournures, des structures de phrases qui soient les plus judicieuses, les plus efficaces pour ces médias, voilà ce qui me passionne tout particulièrement. C'est pour cette raison, afin de faire valoir cette expérience et d'être impliquée dans la conception de médias imprimés, que je désire entrer dans votre entreprise. Depuis toute petite, je vois des publicités pour des produits de l'Usine à la télévision ou dans les journaux, elle est extrêmement réputée, tant pour son haut niveau technologique que pour son exigence éthique, et j'aimerais travailler à un poste où je pourrai créer des outils de communication qui retiendront l'attention du grand public. Je vous remercie par avance pour votre bienveillance. — Oui oui », fait-il.

Ce n'est pas la première fois que je viens à l'Usine. À l'occasion d'une excursion d'éducation civique, à l'école primaire, une femme vêtue comme une hôtesse de l'air, un calot sur la tête, nous avait fait faire un tour des lieux et visiter le musée de l'Usine. En souvenir, on m'avait offert un étui à stylos en tissu avec

un stylo-bille deux couleurs et un porte-mine, ainsi que trois biscuits fourrés aux haricots rouges en forme de dictionnaire, de voiture et de poudrier. Chaque élève avait reçu des biscuits de formes différentes, et il y avait par exemple des maisons, des pylônes, des dinosaures ou des visages de fillette. À ce moment-là, l'Usine m'avait paru vraiment très grande. Peut-être aussi grande que Disneyland, m'étais-je dit. J'avais aussi apprécié le fait que, comme à Disneyland, on y offre des cadeaux. Sur le chemin entre l'autocar et les bâtiments que nous allions visiter, j'avais vu des adultes portant des vêtements de toutes sortes : costumes, tailleurs, vêtements de travail, blouses blanches. Marchant au milieu d'eux, j'apercevais les bâtiments par fragments, mais je n'avais pas de vue d'ensemble. Je ne voyais même pas les montagnes qui devaient cerner les environs. Dans la ville, que l'on soit à l'école, dans un grand magasin ou n'importe où, on est toujours entouré par les montagnes, mais l'Usine ne l'était par rien, ou plutôt elle me semblait l'être par quelque chose de plus éloigné, de plus grand que les montagnes.

La revoyant à l'âge adulte, l'Usine est en effet vaste, immense ; les gens qui vivent dans cette région subissent en permanence son influence, et c'est par conséquent une présence qu'on ne peut ignorer. Tout le monde en ville a forcément dans sa famille quelqu'un qui travaille soit à l'Usine, soit dans une de ses filiales, ou encore pour un de ses clients. Les véhicules marqués de son logo ou du logo d'une filiale sillonnent les rues et les parents soucieux de l'avenir

de leurs enfants les persuadent de combien il serait merveilleux pour eux de travailler à l'Usine. Mes parents n'étaient pas ainsi, mais lorsque mon frère aîné a terminé ses études, il a trouvé un emploi dans une petite entreprise du centre-ville, loin de l'enceinte de l'Usine donc ; en fin de compte, c'est une de ses succursales, et il passe ses journées devant un écran d'ordinateur. Pour ma part, je n'ai pas eu de travail lié à l'Usine. Comme j'en ai changé quatre fois, on pourrait même croire que je l'ai évitée, or ce n'est pas le cas. L'excursion en primaire aurait plutôt dû me la rendre sympathique. Mais au contraire, j'y avais peut-être renoncé en me disant inconsciemment qu'un lieu aussi vaste et magnifique n'était pas fait pour moi. Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui la deuxième fois que je mets les pieds dans l'Usine. L'offre d'emploi, qui m'est arrivée sous les yeux comme par enchantement alors que j'étais au chômage, provenait sans aucun doute possible de l'Usine et mon CV, que j'ai envoyé sans grande conviction, est à présent entre les mains de Gotô. «Tiens, frangine.» Mon grand frère disait que ce n'était pas grave si je ne participais plus aux dépenses de la maison, mais apparemment il n'avait pas renoncé à ce que je travaille. Il tenait une annonce de l'agence pour l'emploi. «Tu devrais répondre à ça. L'Usine recrute à temps plein. Il suffit d'avoir une licence.»

J'ai dû expliquer à Gotô pour quelles raisons j'avais démissionné de mes cinq précédents emplois. Pour chacun, j'ai enjolivé un peu les choses, mais finalement les circonstances n'étaient pas très différentes, et j'avais

des torts. Bien sûr, mes anciens employeurs n'étaient sans doute pas non plus exempts de responsabilité. Gotô hochait régulièrement la tête en signe d'approbation et multipliait les « Je vois », « En effet ». Puis une femme corpulente entre deux âges, différente de celle de l'accueil et au rouge à lèvres éclatant, est entrée en disant : « Monsieur Gotô ! Le conseiller municipal sur la trois ! » Voilà pourquoi, ai-je pensé, les entretiens devraient se dérouler dans une pièce à part, pour éviter ce genre d'interruption. « Veuillez m'excuser, je reviens », a dit Gotô, qui s'est levé de son siège et est sorti. Un « conseiller municipal » n'était pas tout à fait n'importe qui, il était obligé de prendre l'appel.

« Bien, mademoiselle Ushiyama, que diriez-vous d'un poste de contractuelle ? me propose Gotô, de retour de son coup de fil. L'annonce que vous avez sous les yeux est pour un temps plein. Un instant, je vais vous imprimer le contrat. » Je reste stupéfaite, me disant qu'on m'a prise au piège, puis mon état d'esprit évolue et je me sens un peu soulagée. Ç'aurait été trop beau. On ne peut pas être embauché à temps plein à l'Usine simplement parce qu'on a une licence. De toute évidence, mon profil n'est pas assez séduisant pour qu'on me recrute à temps plein et Gotô a été extrêmement gentil avec moi. C'est écrit dans les manuels de recrutement : lorsque le recruteur se montre trop aimable, c'est généralement qu'il ne va pas retenir votre candidature, ou pour une raison précise. Par exemple, parce que les conditions décrites dans l'annonce vont subitement changer. C'est exactement ce qui est en train de se produire.

« Vous travaillerez à l'annexe du service reprographie, comme les employés à temps plein, mais l'équipe est différente, c'est l'équipe d'assistance opérationnelle qui recrute actuellement des contractuels. Assistance aux opérations. Les horaires de travail sont assez souples et le travail lui-même ne présente pas de difficultés. Mademoiselle Ushiyama, vous avez changé plusieurs fois de travail, et cela dans des intervalles de temps assez courts. Prenant ces éléments en compte, et étant donné les aptitudes dont vous m'avez fait part, dans un premier temps je pense qu'un emploi de contractuelle est ce qui vous convient le mieux. C'est tout au fond de cet étage, je vais vous y conduire. »

« Tout au fond » c'est de mauvais augure, pensé-je aussitôt. Ce poste serait-il un placard ? Sur le document qu'a apporté Gotô, il y a des rubriques similaires à celles des temps pleins, et d'autres différentes. Les employés à temps plein doivent être titulaires d'une licence universitaire, tandis que pour les contractuels, aucun diplôme n'est requis. Les temps pleins ont un salaire mensuel, les contractuels un salaire horaire. Concernant les horaires, les premiers travaillent du lundi au vendredi de 9 heures à 17 h 30 (avec possibilité d'horaires flexibles), et les seconds une durée de trois à sept heures et demie par jour dans la même amplitude horaire (au moins deux jours par semaine). Impossible d'évaluer combien je gagnerai par mois en fonction d'un tarif horaire et d'un nombre d'heures, mais les contractuels ne sont sûrement pas mieux payés que les salariés à temps plein. Puisqu'on veut me recruter, c'est qu'on m'accorde un tant soit peu

de valeur, me dis-je. Même si j'ai l'impression de me brader. D'un entretien d'embauche pour un emploi à temps plein, quelque chose d'à la fois clair et concret, nous sommes passés à un exercice décousu : l'explication du recrutement des contractuels. En somme, Gotô et moi sommes plus proches de parvenir à une décision. Mon sort dans l'Usine – si je vais y travailler ou non – se décide peut-être ici même. S'il s'agissait d'un emploi à temps plein, l'entretien s'arrêterait là aujourd'hui, je remercierais Gotô et rentrerais chez moi ; lui, de son côté, mon CV devant lui, délibérerait de mon sort avec d'autres personnes de l'entreprise, puis me téléphonerait quelques jours plus tard pour me proposer un second entretien, ou éventuellement un test, s'ils avaient décidé de poursuivre. Cependant, pour ces postes de contractuels, étant donné que l'offre d'emploi spécifie qu'aucune qualification n'est exigée, que le nombre d'heures de travail proposé ne dépasse pas celui d'un boulot d'étudiant et que, par-dessus le marché, le descriptif du poste indique qu'une partie du travail se fait debout, on n'a certainement pas besoin d'y réfléchir mûrement pendant des heures ou des jours. Vais-je m'accommoder de ces conditions ou les refuser, c'est à moi de le décider. Mais s'agit-il seulement de m'en accommoder ? À notre époque, même si c'est un travail payé à l'heure, même si ce n'est pas un temps plein, et même si ce doit être un travail manuel pour lequel je n'ai aucune expérience, ne suis-je pas censée éprouver une sorte de gratitude du simple fait qu'on veuille bien me donner un emploi, et qui plus est dans une entreprise comme

l'Usine? « Concrètement, quel genre de tâches me seront confiées? — Assistance à la reprographie. » J'ai imaginé que je devrais déballer des ramettes de papier et les mettre dans des imprimantes, ou remplacer les toners d'encre vides.

Détruire des documents à la déchiqueteuse, voilà le travail qu'on m'a assigné. En tant que membre de ce qu'on appelle communément l'« équipe déchiquetage », je passe mes journées à actionner des machines dans l'« espace déchiquetage », situé tout au fond du sous-sol, et rempli de déchiqueteuses faites pour détruire de grandes quantités de feuilles de papier. Si je le souhaite, je pourrai y travailler sept heures et demie par jour.

Il y a des oiseaux noirs, que j'ai d'abord pris pour des corbeaux, mais qui ressemblent davantage à des cormorans. Du haut du pont, le rivage où ils sont massés est loin, pourtant je vois que ces oiseaux regardent tous en direction de l'Usine, dos à la mer. D'un noir de jais, on a l'impression qu'on aurait les mains souillées d'encre si on en saisissait un par son long cou. Dans ces parages, la mer est toute proche, le fleuve d'une largeur extraordinaire, et l'on peut se demander si l'eau n'est pas saumâtre. Des cormorans peuvent-ils vivre dans un tel endroit? Ces cormorans sont-ils des oiseaux de mer, ou de rivière? J'essuie la sueur sur mon front.

Tandis que la première journée touche à sa fin, notre groupe du « parcours découverte », qui sert à la fois de stage pour les nouvelles recrues et à développer l'esprit d'équipe, se rapproche, après s'être arrêté sur plusieurs sites de l'Usine, d'une zone qui fait saillie sur la mer, du côté sud de l'Usine, et traverse un pont gigantesque qui enjambe un large fleuve délimitant

la frontière entre les secteurs nord et sud. Le pont est à deux voies dans chaque sens, les extérieures flanquées de trottoirs d'au moins cinq mètres de large, et le temps que le groupe le franchisse, cinq autocars, trois poids lourds transportant des pelleteuses aux pelles pliées comme des cous de girafes endormies, un camion toupie, cinq véhicules chargés d'engins de chantier non identifiés et plusieurs dizaines de voitures nous ont dépassés. J'ai commencé à compter les voitures, mais il y en a trop et j'ai perdu le fil. Près de la moitié étaient des véhicules de l'Usine, de couleur grise, avec le logo sérigraphié sur les côtés. Il y avait aussi quelques jeeps. «Ce pont, il a l'air hyper robuste, non ? Malgré ces cars qui passent, le vent qui souffle, il ne vibre pas du tout», dit le jeune homme qui marche à côté de moi, un garçon brillant, extrêmement doué pour la communication et qui – ce n'est pas peu dire – a été recruté par l'Usine dès son diplôme en poche. D'un aplomb rafraîchissant, il n'hésite pas par moments à adresser la parole de cette façon au taciturne que je suis. Toutefois, sa préférence va au groupe du côté opposé, deux hommes et trois femmes, avec qui, s'imposant déjà en leader, il accapare également l'essentiel de la conversation. Il enchaîne les histoires de sorte que personne ne décroche, son objectif étant probablement de susciter des débats ou des discussions de groupe. Une excellente chose. Mais sans doute est-il loin d'imaginer que j'ai une dizaine d'années de plus qu'eux. Comme eux, j'entre dans la vie active, mais n'ayant pas eu à travailler ni été confronté à la rude nécessité

de chercher un emploi, j'ai bien conscience que j'ai conservé une apparence très juvénile. Malgré tout, j'ai encore du mal à croire que je suis là, à traverser ainsi le grand pont en direction de l'Usine. Je ne l'ai pas souhaité. Je ne peux m'empêcher de penser que je suis victime d'une sorte de machination, mais de qui et pour quel bénéfice? C'est incompréhensible. Et pourtant, je suis là et je marche. « Monsieur Furufué, vous êtes de la région, n'est-ce pas? Pourriez-vous nous conseiller un restaurant dans le coin? On pensait aller manger quelque chose tous ensemble après. D'ailleurs, vous voulez vous joindre à nous? » S'il parle ainsi, c'est qu'il n'est pas d'ici. L'Usine attire apparemment des talents exceptionnels venus de tout le Japon, mais pour ma part je ne vois pas ce qu'elle a de si séduisant. Peut-être accorde-t-elle de généreux fonds de recherche? Il est normal qu'une entreprise de premier ordre dispose de davantage de fonds que le laboratoire d'une université médiocre, mais à quoi bon, si ça ne correspond pas à ce qu'on veut faire? « Désolé. J'ai fait mes études loin d'ici, je ne connais pas très bien les environs. J'habitais dans la montagne, pas près de la côte. Et puis, excusez-moi, mais je ne suis pas libre ce soir. » Quelques vieux copains de la fac qui habitent relativement près d'ici, autrement dit l'élite qui a trouvé un travail sans encombre, organisent une soirée en mon honneur.

« Furufué, tu deviens la plus belle réussite parmi nous! Et comme ça, du jour au lendemain! Passer d'étudiant-chercheur en biologie à salarié de l'Usine, ce n'est pas à la portée du premier venu! » ont-ils dit,

filles comme garçons, non sans ironie certainement quant à ma si « belle réussite ». Ils me considèrent probablement comme un type chanceux, mais puisque pour ma part je ne pense pas l'être, je ne vois aucun intérêt à ce qu'on m'envie. J'aurais préféré continuer à faire du classement à l'université. « La taxinomie n'a pas précisément le vent en poupe. Dans le domaine de la biologie, la génétique par exemple, c'est une autre histoire. À plus forte raison, la taxinomie des mousses, ç'a tout l'air d'une lubie comme spécialité. Toi qui es si brillant, tu ne peux pas vouloir te cantonner à ce genre de recherche, en tout cas tu ne peux pas aspirer à ça. Et puis, je pense que ce n'est pas bien de compter éternellement sur ses parents. Ton père a le bras long, d'accord. Mais, aussi longtemps que tu y restes, l'université ne peut pas te promettre un poste. » À l'improviste, mon directeur d'études m'a invité à la cafétéria de l'université. Il était 10 heures du matin et je venais d'arriver au labo. Trop tard pour le petit-déjeuner, et trop tôt pour déjeuner. Faute de mieux, j'ai pris une petite soupe miso – celle sans porc dedans – et payé les trente yens. J'ai rempli deux tasses de thé vert torréfié au distributeur et les ai apportées à notre table. Mon directeur était déjà installé, avec sur le plateau devant lui une escalope de porc haché frite, une fricassée d'aubergines et de foie de porc et une portion extra-large de riz aux graines de soja fermentées, sans compter sept prunes salées en libre-service. « Tu sais que je fais un régime, n'est-ce pas ? Deux repas par jour, je saute le déjeuner, j'évite les glucides au dîner, et figure-toi